In memoriam Oscar Wilde

Autor(en): **Blei, Franz**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **22 (1954)**

Heft 10

PDF erstellt am: **29.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-570424

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

In memoriam Oscar Wilde

par Franz Blei

Le 15 octobre 1954 il y a 100 ans qu'Oscar Wilde naquit à Dublin, capitale de l'rlande. Le monde littéraire commémorera sans doute cet événement par un rappel de l'oeuvre et de la tragédie du grand écrivain que fut Wilde. Nous nous bornons à soumettre à nos lecteurs de langue française une étude sur Wilde, publiée en 1905 par l'écrivain autrichien Franz Blei. Cette étude, dont l'adaptation française est dûe à notre collaborateur Tibert, reflète d'une façon claire la complexité du caractère du grand Irlandais et contribue à l'analyse des raisons qui ont précipité cet homme du sommet de sa gloire à la plus profonde misère. A l'appui de cette étude nous avons jugé opportun d'offrir à nos lecteurs quelques chapitres du «De Profundis». — Ainsi le grand Wilde déjà présent en nos esprits, sera également présent à cet «In memoriam». — *C. Welti.*

«La vie est d'une effroyable incohérance; ses catastrophes se produisent à faux et frappent les innocents. Ses comédies sont d'une grotesque horreur et ses tragédies finissent en farce. Elle blesse toujours lorsqu'on l'approche; tout dure ou trop longtemps ou pas assez».

Ces mots s'appliquent étrangement à celui qui les a prononcés car tout ce qu'a dit Oscar Wilde s'est réalisé pour lui jusqu'au dernier mot, jusqu'à cette affirmation que l'art et l'art seul nous préserve des souillures du monde. Son désir d'éprouver jusqu'où peuvent s'unir l'art et la beauté l'a conduit sur des chemins mauvais où il croyait pouvoir avancer en toute sécurité parce qu'il portait devant lui le sacrement de la beauté qui l'éclairait. Mais la vie blesse toujours celui qui l'approche en rêve. Comme Dorian, Oscar Wilde considéra par moment le mal comme le moyen de réaliser l'image qu'il se faisait de la beauté et il s'entremit avec lui. Il reconnut que le péché était l'unique chose qui conservait à notre époque la vie et la couleur et que nous ne pouvions plus retourner à la sainteté mais que nous avions beaucoup à apprendre du péché. Il était comme Dorian un type d'homme que notre époque réclame avec insistance, mais qu'elle redoute, dont elle occupe ses pensées secrètes, qu'elle vénère mais qu'elle crucifie lorsqu'il apparaît dans le monde. Car la pensée et l'action ne tombent pas sous la même loi et ce que nous appelons vie réside dans cette dualité sans laquelle la terre ne s'enrichirait que d'animaux sans péché.

La succession artistique d'Oscar Wilde eût été suffisante pour que son nom demeurât. Mais sa vie a subi un sort dont l'absurde tragédie se dresse devant l'oeuvre tout entière et projette une ombre grotesque qui est, en Angleterre, aussi épaisse et sombre que la nuit des temps. On peut s'étonner de la stupide cruauté d'un peuple qui martyrise à mort durant deux ans son favori d'hier et qui, n'étant point encore satisfait, veut exterminer jusqu'à son souvenir, comme celui d'un être infâme.

Oscar Wilde avait une très haute opinion de lui-même; il se considérait comme un chef, un maître, un prophète, un penseur, un grand poète, un dandy. En le voyant saisir toutes les occasions de convaincre les autres des forces qu'il détient — il prétend qu'elles sont tout à fait par-

ticulières — on hésite et l'on en vient à se demander s'il en était réellement maître ou s'il ne prenait pas pour réalité son désir d'être ce qu'il aurait voulu. Mais l'ambition peut aussi façonner fortement la nature d'un homme et Wilde s'entendait à servir ses ambitions en trouvant toujours le mot d'une situation et en improvisant ses attitudes. Son tempérament littéraire était aussi puissant que son égotisme amoral par lequel il croyait se placer au-dessus de la vie. Et lorsqu'il poussait l'improvisation au-delà de l'instant qui passe pour lui communiquer quelque durée, elle prenait un accent pédant que des oreilles délicates ne pouvaient supporter. Beaucoup de ceux qui l'ont connu personnellement ont renoncé à lire ses livres qui leur paraissaient péniblement artificiels. Il était de ceux qui «passent leur vie à se parler», qui ont besoin de contempler sans cesse leur ouvrage pour y trouver leur excitation. L'exaltation de l'écrivain est tout autre chose.

. . . Aucun poète n'a, comme Oscar Wilde, placé l'art de façon aussi absolue au-dessus de la vie. L'art n'était pour lui ni un vice secret, ni une consolation, ni un narcotique ni quelque naïve duperie. Il ne lui demandait pas de lui rendre la vie supportable car; pour lui, l'art était la vie même, le sens de la vie, d'une vie dont il se sentait le roi, ayant pour premier devoir de vivre en artiste, le second n'étant, selon lui, pas encore découvert. Sa nature inquiète, instable, l'étonnement du monde devant son étrangeté l'ont fait pousser sa pensée jusqu'à l'extrême pointe, alors qu'elle devient paradoxe. N'a-t-il pas affirmé, d'ailleurs, que le paradoxe était à la pensée ce que la perversité est à la passion? Il lui restait de sombres domaines de la vie à découvrir . . . Ce n'est pas pour satisfaire son désir qu'il a voulu goûter à tous les arbres de la vie mais pour posséder la plénitude de la connaissance. Le temps n'est-il pas formé du jour et de la nuit? . . . Il voulait serrer le monde sur sa poitrine, il voulait attirer à lui toute vie pour la recréer et contempler en créateur le fruit de sa création.

Alors les hommes lui arrachèrent de la main le calice d'or où il puisait le nectar de la vie et lui donnèrent en échange un bol de fer blanc rempli de souillure. Au bienheureux «qui avait écarté toute douleur et tout souci de sa vie parce qu'ils lui sont contraires» et qui croyait en sa divinité, ils enlevèrent tout ce qui pouvait entretenir son rêve et plongèrent son existence dans un gouffre. Ce fut la mise à l'épreuve de sa puissance sur la vie mais, cette épreuve, Oscar Wilde l'a vaincue en artiste. Il trouva le bonheur dans la figuration de sa douleur et conserva son illusoire royauté. Il supporta son existence misérable en l'érigeant en oeuvre d'art, tant il est vrai, disait-il, que l'artiste ne peut comprendre la vie qu'en la figurant.

«De profundis» est une oeuvre d'art et non pas une confession ni un journal. Qui s'y méprendrait n'y trouverait que mensonge et mauvaise foi car ce serait y chercher des aveux humains qu'Oscar Wilde n'avait aucune intention de donner et que sa nature ne lui permettait d'ailleurs pas de donner. Il trouve dans son état le piédestal nécessaire à son imagination.

Il se remémore sa vie antérieure et n'y trouve pas la seule chose qui devait lui permettre d'atteindre la plénitude: la douleur. Et, pour dé-

crire la sanglante comédie de sa souffrance il trouve les mots de la plus sublime beauté et oriente sa douleur vers l'amour compatissant. La douleur et l'amour compatissant sont dorénavant le piédestal sans quoi le pathétique de sa nature ne pourrait s'exprimer. Il se crée un Christ à l'image de ses désirs et de ses besoins, un Christ qui est «le frère de Shelley et de Sophocle», «tout entier une oeuvre d'art, qui attire à lui «le monde entier de l'inexprimable, le monde de la douleur muette dont il se fait le porte-voix». De la détresse de son coeur et de tous les désirs de son art, il se compose une mythologie du salut . . . Il s'est fait de lui-même l'image de l'homme de douleur et, en tant qu'homme de douleur il a apporté à l'art plus qu'il n'a été donné de le faire à aucun dieu de la Grèce. Il a créé entièrement de sa propre fantaisie un Jésus de Nazareth dont le but n'a jamais été de rendre les hommes meilleurs ni d'atténuer leurs souffrances car il considérait - d'une manière que le monde n'avait pas encore perçue - le péché et la souffrance comme quelque chose de beau et de saint en soi, comme la grâce de la plénitude.

L'homme est le produit d'une idée et l'idée d'Oscar Wilde était celle du monde antique. Il est remarquable de voir combien elle l'inspire, à quel point son Christ, symbole de la douleur et de l'amour compatissant est une divinité antique qui occupe dans le cercle des Dieux une place que les anciens ont laissée vide.

La dernière étape de sa vie devait l'attendre comme un ami. Il possède la clé qui ouvre la porte de sa «vita nuova», d'une vie qui ne fut pas un nouveau commencement mais la continuation normale de sa vie antérieure. Il ne renonce à rien car il ne demande rien, il sait que le bonheur lui appartient. «Qui ne serait pleinement heureux avec la liberté, des fleurs, des livres et le clair-de-lune»! La douleur l'a apaisé. «Je frémis de joie, dit-il, en songeant au jour où je sortirai de prison, quand les cityses et les lilas fleuriront, que le vent fera scintiller l'or des uns et agitera les rameaux pourpres des autres, si bien que l'atmosphère se transformera en arabesque».

Mais lorsqu'il sortit, il ne trouva qu'un désert gris et glacé et toute la banalité d'une réalité absurde, contre laquelle des beaux rêves d'artiste ne pouvaient rien. Pour le détenu libéré, brisé, il n'y avait plus de piédestal auquel se raccrocher. La vie lui fut brutale et se vengea par une cynique plaisanterie envers un vaincu qui, pour l'avoir infiniment aimée devait être son adversaire.

DE PROFUNDIS

Ne pensez pas que je veuille blâmer qui que ce soit pour mes vices. Mes amis avaient aussi peu à faire avec eux que moi avec les leurs. La nature, en cette matière, fut notre marâtre à tous. Je les blâme de ne pas apprécier l'homme qu'ils ont ruiné. Tant que ma table fut rouge de vin et de roses, que leur importait? Mon génie, ma vie d'artiste, mon oeuvre et la transquilleté qu'il me fallait pour l'accomplir n'étaient rien pour eux... J'admets que je perdis a tête... J'étais ébloui, éperdu, incapable de jugement. Je fis un pas fatal. Et maintenant... Je suis assis sur un banc de bois dans une cellule de prison. Dans toute les tragédies, il est un élé-

ment grotesque. Vous connaissez l'élément grotesque dans la mienne. Ne croyez pas que je ne me blâme pas: je me maudis nuit et jour de ma folie d'avoir permis à quelque chose de dominer ma vie, s'il y avait dans ces murs un écho, il répéterait à jamais: «Insensé!» Je suis tout à fait honteux de mes amitiés... Car c'est à ses amitiés qu'on peut juger un homme. C'est l'épreuve à laquelle on mesure l'homme. Et j'éprouve la poignante humiliation de la honte pour quelques-unes de mes amitiés... dont vous pouvez lire un compte-rendu complet dans mon procès. C'est pour moi une source quotidienne d'humiliation mentale. A certaines je ne pense jamais. Elles ne me tourmentent pas et ce n'est d'aucune importance... A vrai dire, ma tragédie tout entière semble être grotesque et rien d'autre. Car, comme conséquence de m'être laissé prendre au piège..., et dans la plus infecte fange de Malebolye, je me tiens entre Gilles de Retz et le marquis de Sade. En certains lieux, personne, sinon les fous, n'a la permission de rire, et, même dans le cas des fous, c'est une infraction au règlement; autrement, je crois que je pourrais en rire... Pour le reste, ne laissez supposer à personne que j'attribue aux autres des motifs indignes. En réalité, dans la vie, ils n'eurent pas de motifs du tout. Les motifs sont des choses intellectuelles. Ils avaient seuement des passions, et de telles passions sont des faux dieux auxquels il faut à tout prix des victimes et, dans le cas présent, ils en eurent une couronnée de laurier.

Les dieux m'avaient presque tout donné. Mais je me laissai leurrer et m'accordai de longues périodes de repos insensé et sensuel. Je m'amusai à faire le flâneur, le dandy, l'homme à la mode. Je m'entourai de petits caractères et d'esprits mesquins. Je devins le prodigue de mon propre génie et j'éprouvai une joie bizarre à gâcher une éternelle jeunesse. Las d'être dans les hauteurs, je descendis délibérément dans les profondeurs à la recherche de sensations nouvelles. Ce qu'était pour moi le paradoxe dans la sphère de la pensée, la perversité le fut dans la sphère de la passion. Le désir, à la fin, fut une maladie, ou une folie, ou tous les deux. Je devins insouciant de la vie des autres. Je pris mon plaisir où il me plut, et passai. J'oubliai que chaque menue action quotidienne forme ou déforme le caractère et que, par conséquent, ce qu'on a fait dans le secret du cabinet on devra quelque jour le crier sur les toits. Je cessai d'être le maître de moi-même. Je ne fus plus le capitaine de mon âme et je l'ignorai. Je permis au plaisir de me dominer et j'aboutis à une horrible disgrâce. Il ne me reste plus à présent qu'une chose: l'humilité absolue.

* * *

J'ai devant moi tant à faire que je considérais comme une horrible tragédie de mourir avant d'avoir pu en accomplir au moins un peu. Je vois dans l'art et dans la vie des développements imprévus dont chacun est un mode nouveau de perfection. Je désire vivre afin d'explorer ce qui n'est pas moins qu'un monde nouveau pour moi. Voulez-vous savoir ce qu'est ce nouveau monde? Je crois que vous pouvez deviner ce qu'il est. C'est le monde dans lequel je viens de vivre. La douleur, donc, et tout ce qu'elle enseigne, est mon nouveau monde.

Je vivais, jadis, entièrement pour le plaisir. Je fuyais la souffrance et

la douleur sous toutes leurs formes; je les haïssais toutes deux; j'avais résolu de les ignorer autant qu'il était possible, c'est-à-dire de les traiter comme des modes d'imperfection. Elles n'entraient pas dans le plan de ma vie. Elles n'avaient aucune place dans ma philosophie. Ma mère, qui connaissait la vie toute, me citait souvent les vers de Goethe écrits par Carlyle sur une page d'un livre qu'il lui avait donné autrefois, et traduits par lui ainsi, je crois:

Celui qui jamais ne mangea son pain dans la douleur,
Qui ne passa jamais les heures nocturnes
A attendre en pleurant le matin qui tarde
Celui-là ne vous connaît pas, puissances célestes.

Je vois à présent que, la douleur étant la suprême émotion dont l'homme soit capable, elle est à la fois le type et le modèle de tout grand art. Ce que l'artiste recherche toujours est le mode d'existence dans lequel l'âme et le corps sont un et indivisibles, dans lequel l'extérieur est l'expression de l'intérieur, dans lequel la forme est une révélation. Ces modes d'existence ne sont pas nombreux: la jeunesse et les arts préoccupés de la jeunesse peuvent à un moment nous servir de modèles; à un autre, nous pouvons aimer croire que, par sa subtilité et sa sensibilité d'impression, par l'idée qu'il suggère d'un esprit habitant les objets extérieurs, et se revêtant tour à tour de terre et d'air, de brouillard et de cité, et par la morbide sympathie de ses modes, de ses tons, de ses couleurs, l'art du paysage moderne réalise pour nous pictorialement ce que les Grecs réalisèrent avec une telle perfection plastique. La musique, en laquelle tout le sujet est absorbé dans l'expression et ne peut s'en séparer, est un exemple complexe de ce que je veux dire, comme une fleur ou un enfant en sont un exemple simple; mais la douleur est le type ultime dans la vie et dans l'art.

* * *

Pour l'artiste, l'expression est le seul aspect sous lequel il puisse concevoir la vie. Pour lui ce qui est muet est mort. Mais pour Christ il n'en était pas ainsi. Avec une imagination merveilleuse et vaste, qui remplit presque d'effroi, il prit pour royaume le monde entier de l'inarticulé, le monde sans voix de la douleur, et s'en fit le truchement. Il choisit pour ses frères ceux qui sont muets sous l'oppression et «dont le silence n'est entendu que de Dieu». Il voulut devenir les yeux des aveugles, les oreilles des sourds et un cri sur les lèvres de ceux dont les langues étaient liées. Son désir était d'être, pour les myriades qui n'avaient pas trouvé à s'exprimer, la trompette par laquelle ils lanceraient leur appel vers les cieux. Avec la nature artistique d'un être pour qui la souffrance et la douleur étaient des modes par lesquels il pouvait réaliser sa conception du beau, il sentit qu'une idée n'a de valeur que lorsqu'elle s'incarne, que lorsqu'on en fait une image, et il fit de lui-même l'image de l'Homme des Douleurs; et c'est sous cette image qu'il a fasciné et dominé l'art comme aucune divinité grecque n'avait réussi à le faire.